

Alexandre Blok tel qu'en mon souvenir

Lorsque je fis sa connaissance, il paraissait doué d'une santé inaltérable : large d'épaules, haut de taille, calme, les lèvres vermeilles ; ni son allure mélancolique, presque lente, ni la lourde tristesse de ses yeux verdâtres au regard figé, rêveur, ne venaient briser l'impression de force juvénile, invincible, qu'il me produisait toujours en ces années lointaines. Cette aura se manifestait jusque dans les magnifiques boucles qui, en courtes mèches couleur châtain, entouraient son front ainsi qu'une couronne. Jamais, ni avant ni après, je n'ai rencontré quelqu'un dégageant un tel magnétisme, si palpable et visible. Il était alors difficile d'imaginer qu'il pût exister au monde des jeunes femmes incapables de s'éprendre de lui. C'était pourtant d'une voix triste, comme offensée et même un peu méprisante, qu'il lisait ses poèmes amoureux. Il avait l'air de se plaindre de l'amour comme d'un rite rien moins que joyeux qu'on le forçait à observer malgré lui :

L'amour fleurissait dans mes boucles,
Dans mes yeux au chagrin précoce,
Et souvent les femmes me tinrent
Prisonnier dans leurs chaînes roses...

L'un de ceux qui le connurent disait fort bien qu'il avait un visage « passionnément impassible ». Néanmoins, ses forces vitales s'épanouissaient avec une telle exubérance qu'elles semblaient capables de vaincre jusqu'à cette mélancolie, ce désenchantement « byronien ».

Je me souviens de la nuit, juste avant l'aube, où il lut pour la première fois *L'Inconnue* — peu après, semble-t-il, qu'il eut terminé ce poème. Cela se passait au sommet de la fameuse Tour de Viatcheslav Ivanov, poète symboliste qui réunissait chez lui pour une veillée nocturne, chaque mercredi, toute la bohème artistique de Saint-Pétersbourg. Sa Tour débouchait sur un toit en pente douce, et par une des nuits blanches de l'ancienne capitale, nous autres, peintres, poètes, comédiens enivrés de poésie et de vin (l'une et l'autre avaient alors un pouvoir semblable), sortîmes sous le ciel laiteux, pendant que Blok, jeune et bronzé — il prenait toujours des bains de soleil dès les premiers rayons du printemps —, se hissait sans hâte sur le grand cadre de fer joignant les fils de téléphone : là, supplié par nous, il dut réciter une troisième fois, puis une quatrième, son immortelle ballade d'une voix sourde, monotone et comme fragile. Et absorbant en nous cette géniale instrumentation verbale, nous souffrions à l'idée que l'enchantement allait se terminer si vite, nous aurions voulu qu'il dure des heures et des heures... Mais à peine eut-il prononcé une dernière fois le dernier vers, la polyphonie d'un chant de rossignol monta vers nous en ondes aériennes, depuis le jardin de Tauride qui s'étendait en bas. Aujourd'hui encore, quand je feuillette des livres de Blok et que j'y tombe sur *L'Inconnue*, je revois ce carré de fer découpé sur le ciel blanchissant de Saint-Pétersbourg et, debout, le jeune poète hâlé, rayonnant

d'inspiration, et la vague soudaine du chant de rossignol qui avait tant d'affinité avec lui.

À cette époque de notre jeunesse, la poésie de Blok agissait sur nous comme la lune sur les somnambules. Sa musique était souvent mélodieuse à l'excès, il paraissait incapable de maîtriser son don, entraîné par l'inertie des sons plus forte que lui. Mais c'était cette faiblesse même, ce manque de résistance au matériau sonore, cette soumission toute « féminine » qui faisaient pour nous le charme d'Alexandre Blok. Moins maître des sonorités que dominé par elles, il n'était pas le prêtre de son art mais bien plutôt l'aède immolé à lui. Dès le début, le despotisme envahissant de la musique avait atteint dans sa poésie une ampleur extraordinaire. On eût dit que le vers coulait naturellement, spontanément, en dehors même de la volonté du poète, par des sons inlassablement répétés et une prosodie hypnotique. Chacun de ses poèmes était traversé d'échos multipliés, de rimes intérieures, demi-rimes et assonances ; chaque son éveillait en lui une infinité de réponses qui semblaient vouloir vibrer le plus longtemps possible, tantôt mourantes, tantôt renaissantes. Cet enivrement phonique et rythmique était le moteur principal de son œuvre.

La manière même qu'il avait de lire ses vers en public ne faisait que souligner davantage une soumission en apparence docile à l'inspiration :

Advienne ce qui adviendra,
Ainsi chantait sous ma fenêtre
L'orgue du temps de mon enfance –
Et voilà que je suis poète...

Oui, tout cela est advenu :
L'amour, le spleen, les vers ;
Elle a tout admis dans son lit,
La paisible rivière.

Bras passivement baissés, voix monocorde, mélodieuse et tragique d'un poète comme innocent de son œuvre, victime de son

propre lyrisme – tel était Alexandre Blok il y a plus d'un demi-siècle.

Vint ensuite la clarté automnale de ses trente, trente-cinq ans. À cette époque, il possédait déjà tous les secrets de son métier. Le poète immolé aux sons avait fait place à la virile assurance du maître. Que l'on compare, par exemple, la rigoureuse composition des *Douze* à la flaccidité du *Masque de neige*, pour ainsi dire dénué de forme. L'emprise des voyelles, qui liquéfiaient par trop le vers, s'est effacée devant des sonorités plus sombres et austères. La fluidité si libre de la première période avait été peu à peu maîtrisée, canalisée, mais la pesante mélancolie du poète s'était en revanche accrue et semblait devoir l'accabler à tout jamais. Ses lèvres étaient plus pâles, serrées, son regard s'était assombri, sévère et exigeant. Son visage paraissait encore plus immobile, figé tel un masque.

Cet aspect tragique me frappait d'autant plus que je songeais à son enfance, à sa jeunesse, à une « biographie » heureuse et sereine au possible. Il y avait longtemps, semblait-il, que la réalité russe n'avait accordé à quelqu'un autant de douceur et de bien-être. Dès sa tendre enfance, « les soins affectueux des femmes / Lui épargnèrent la vie rude ». Comme un chaud rempart, se tenaient autour de lui la bisaïeule, la grand-mère, la mère, la nounou et « tante Katia ». N'étaient-elles pas trop de femmes à l'adorer ? Évoquant son enfance, Blok aimait à répéter qu'elle fut celle d'un aristocrate : « Une enfance dorée, un arbre de Noël, toutes les gâteries d'un nobliau ». Dans son long poème *Châtiment*, il se dénomme soit « l'enfant gâté du sort », soit « le gosse chéri de la famille », et c'est toujours l'épithète de « noble » qui lui vient sous la plume pour qualifier les siens.

À côté de lui, nous faisons tous figure d'enfants abandonnés, sans ancêtres et sans foyer. Nous ne possédions ni domaine dans les environs de Moscou – où se fussent préparées d'inépuisables confitures, à l'ombre de seigneuriaux et séculaires tilleuls –, nous n'avions pas de mèches bouclées comme les siennes, ni ces aïeuls

et bisaïeuls, ni autant de jouets, ni de coursier blanc, élané... Alexandre Blok fut le dernier des poètes russes à pouvoir orner sa maison de portraits d'ancêtres.

Les us et mœurs « seigneuriales » de sa famille de vieille souche étaient cependant amendées par une haute culture ; de génération en génération, on y avait œuvré au service de la science, à une continuité de la culture spirituelle qui était le propre d'autres familles de la noblesse russe, telles que les Aksakov, les Békétoy, les Maïkov. Le roturier qui, tout jeune, quitte sa maison ne s'arrêtera pas une seule fois pour regarder en arrière ; Blok, lui, garda jusqu'à sa mort une amitié profonde pour sa mère Alexandra Andréïevna, dont il faisait sa confidente pour tous les événements, ou presque, de sa vie intime. Il était touchant de l'entendre prononcer sans cesse *maman* ou *ma tante* même au milieu de gens qu'il connaissait peu, alors qu'il frisait déjà la quarantaine. Lorsque, à la demande du professeur Sémion Venguérov, il rédigea un bref essai autobiographique, Blok jugea indispensable de parler moins de lui-même que des travaux littéraires de ses ancêtres. Comme je lui faisais remarquer en plaisantant qu'au lieu de sa propre biographie il faisait celle de ses aïeux, il me répliqua sans sourire : « Ils ont joué un très grand rôle dans ma vie ».

Il avait eu droit, depuis sa petite enfance, au sobriquet de « tsarévitch ». Le père de sa future femme, le célèbre chimiste Dmitri Mendeleïev, disait à la nourrice du poète : « Que fait notre prince ? Notre princesse, elle, est sortie se promener ». Et leurs noces furent véritablement princières, la cérémonie eut lieu non à l'église paroissiale mais dans la vieille chapelle du domaine. Lorsque les jeunes époux parurent sur le parvis, les paysans leur dispensèrent l'accueil réservé aux châtelains, en leur présentant l'offrande des jars blancs et du « pain et sel » traditionnels. Lors du repas de noce, les paysannes vêtues de leurs plus beaux atours chantaient des louanges aux mariés et, selon la coutume seigneuriale, on leur faisait distribuer pour cela argent et friandises.

Le mariage de Blok, en août 1903, mit fin aux *Vers sur la Belle Dame*, le dernier poème du cycle inspiré par Lioubov Mende-

leïeva étant daté de décembre 1903. Cette œuvre ne pouvait voir le jour qu'au sein d'une famille patricienne : impossible d'imaginer qu'un simple « manant », écrasé par une existence misérable et un labeur forcené, pût concevoir avant le mariage un amour aussi durable, aussi détaché des soucis quotidiens, aussi céleste et sublime. Une fois célébrée cette union, la vie du poète ne fut guère riche en événements. À l'instar de maints représentants de la période « noble » de notre littérature — Botkine, Annenkov, Tourguéniev, Maïkov —, Blok faisait de fréquents voyages à l'étranger, séjournant dans les villes d'eaux d'Allemagne ou de France, effectuant des excursions en Espagne, déambulant dans les musées d'Italie et des Pays-Bas ; bref, il visitait l'Europe en seigneur russe éclairé des années quarante du dix-neuvième siècle.

Telle était à première vue la vie d'Alexandre Blok – idyllique, heureuse, paisible, radieuse. Mais il en allait tout autrement en réalité. Il suffit de lire, au lieu de ces « données biographiques » exemplaires, n'importe lequel de ses poèmes pour que l'idylle vole en morceaux et que le bien-être montre le visage du désespoir. Où est passée la vie de château avec ses fleurs d'orangers, ses truites et les phrases en français ? Maria Békétova, sœur de la mère de Blok, raconte dans ses mémoires qu'il passa l'automne 1913 dans sa propriété, s'amusant comme un gamin à des charades, « secoué de rire et rayonnant de joie ». Or, les poèmes de cet automne-là nous apprennent que s'il était secoué, ce n'était nullement de rire.

Tendre amie, même sous ce toit calme
La fièvre à mon corps se noue.
Non, pas de place, sous ce toit calme,
Pour moi auprès d'un feu doux !

Des voix chantent, la bourrasque appelle,
J'ai peur de ce nid douillet...
Derrière toi, mon amie si belle,
Par d'autres yeux suis épié.

Une existence calme et sereine mais, dans les poèmes, la fièvre de l'épouvante. Même au cœur du silence, il pressentait la catastrophe. Un pressentiment qui, à vrai dire, l'accompagnait depuis très longtemps. Tout jeune, il écrivait déjà : « Un jour je les verrai périr / Cet univers et mon pays ». Bien qu'au début cette sensation de « péril » ne fût pas tout à fait consciente, Blok ne tarda pas à comprendre, et de mieux en mieux chaque jour, que la catastrophe rédemptrice qu'il pressentait, dont il avait fini par désirer ardemment la venue, c'était la révolution. À partir de 1905, durant les douze années qui suivirent, il ne cessa d'y penser. Non seulement, répétons-le, il ne la redoutait pas, mais il appelait son avènement avec une passion qui ne faisait que croître. La révolution, il en était certain, devait brûler au fer rouge et consumer tout ce qu'il y avait de répugnant, de nauséux, de funeste et d'intolérable dans la réalité ambiante. Elle devait transformer l'univers, et lui-même serait alors délivré à jamais de cette « angoisse des bagnes » que l'existence faisait naître en lui. Seule la révolution était en mesure d'exterminer cette « charogne » (l'expression est également de Blok) ; voilà pourquoi il l'appelait d'une voix sonore et insistante :

Hé, debout ! Brûle tout ! Allume !
Lève ton fidèle marteau !
Que la foudre vive consume
Ces ténèbres, ce noir tombeau !

Des poètes de sa génération, aucun ne crut sans doute autant que lui à la force purificatrice de la révolution. Il était réellement persuadé qu'elle serait conforme à ses espérances ; pourvu qu'elle vînt, elle ne le décevrait pas. Qu'en attendait-il avant tout ? Qu'elle transfigure les hommes, les esprits et les âmes. « Toute vérité, toute confession, fût-elle limitée, éphémère, nous l'accueillons à bras ouverts... En revanche, tout ce qui dénote le mensonge ou même un manque de sincérité, ce qui ne vient pas directement du cœur, ce qui résonne comme de froides paroles,

tout ceci, nous le refusons ». Il n'y avait pas là une ombre d'affectation car, de par sa nature, Blok était le moins poseur de nos semblables. De ma vie je n'ai rencontré quelqu'un qui fût aussi peu disposé au mensonge ou à l'hypocrisie. Je pense même que cet extraordinaire courage de la vérité était le trait dominant de sa personnalité. Il semblait s'être dit une fois pour toutes qu'il était impossible de lutter pour une vérité panhumaine, universelle, en continuant soi-même de mentir, ne serait-ce que sur des vétilles. « La conscience sociale n'est forte que si elle s'appuie sur la conscience morale de chaque individu », aimait-il dire.

J'eus l'occasion d'éprouver moi-même cette implacable véricité de Blok. En 1921, une soirée fut organisée en son honneur dans un théâtre de Petrograd. La salle était archicomble. J'avais été chargé de prononcer une courte allocution, mais je n'étais guère disposé ce jour-là, je me sentais fatigué, souffrant, et mon discours fut un fiasco. Tout en parlant de Blok, je sentais douloureusement à chaque mot que ce n'était pas ça, qu'il aurait fallu m'y prendre autrement, dire autre chose. Le poète était dans les coulisses et écoutait, ce qui ne faisait qu'ajouter à mon désarroi. Or, je ne sais pour quelle raison, il avait beaucoup attendu de cette conférence. Ayant terminé tant bien que mal, je me précipitai dans la pénombre des coulisses pour me soustraire à son regard. Mais il m'y découvrit et me consola comme si j'avais été gravement malade.

Lui-même avait remporté un succès triomphal à cette soirée. Cependant, de tout cœur, il compatissait à ma déroute ; il me tendit une des fleurs qu'on lui avait offertes et proposa de me faire photographier à son côté. C'est ainsi que nous apparaissions sur ce cliché : moi, le visage défait ; lui, plein de bonté, pétri de compassion : un médecin au chevet de son malade. Lorsque nous fûmes sortis, il continua de me reconforter de son mieux, mais de façon remarquable – sans chercher à dissimuler que mon discours lui avait déplu. « Vous n'étiez pas en verve aujourd'hui, dit-il, c'était faible, décousu... » Après un silence, il ajouta : « Liouba (sa femme) n'a pas apprécié non plus, ni maman ».

L'actrice Vériguina a fort bien dit de lui : « Blok ne savait absolument pas dorer la pilule ». Ni la pitié, ni la compassion n'auraient pu le contraindre à pécher contre la vérité. Cette vérité, il la préférait parfois avec peine, comme à contrecœur, mais toujours sans détour, avec franchise. Lorsque la publication des *Douze* lui valut d'être accusé de trahison par beaucoup de ses congénères, il tint fermement seul contre tous, tant il en avait l'habitude. Après avoir lu *Les Scythes*, Andreï Biély lui écrivit : « Je suis stupéfait de ton audace, de ta témérité. Il me semble que tu n'es pas assez prudent en attaquant certaines notes. Dis-toi bien qu'on ne te le pardonnera jamais. Sois plus sage : joins à l'audace la prudence ». Mais cette « sagesse », Blok ne la posséda jamais.

Personne à l'époque ne le devinait, je ne le sentais moi-même que de façon confuse, mais à présent que sa vie s'enfonce dans un passé lointain, je comprends, au souvenir de maints détails de nos rencontres et conversations, que dès le début de 1920 ses forces commencèrent à être minées par un mal mystérieux, incurable, qui allait bientôt le conduire à la tombe. Nous voyions sa profonde désolation sans comprendre que c'était celle d'un mourant. Lors de son dernier séjour à Moscou, il lut des poèmes à la Maison de la Presse ; un « barde » forcé grimpa sur l'estrade et entreprit de démontrer au public que Blok était mort en tant que poète : « Où est ici le dynamisme, je vous le demande ? Ce sont des vers cadavériques, et c'est bien un cadavre qui les a écrits ». Blok s'inclina vers moi : « Il dit vrai ». Je trouvai quelque chose à lui objecter, mais je vois bien aujourd'hui que ses dernières années, où je l'ai très souvent rencontré et ai pu l'observer jour après jour, furent effectivement celles d'une longue agonie. Il trouvait certes encore la force de ramener sur son dos les sacs de choux qu'il devait aller chercher dans les coopératives au diable vauvert, et de fendre à la hache du bois gelé, mais son allure même était celle de quelqu'un qui suit son propre cercueil. On ne pouvait regarder sans douleur cette façon qu'il avait de marcher lentement, avec une majesté empreinte de tristesse.

Quant à sa force créatrice, elle était bel et bien tarie. Le grand poète qui avait incarné les espoirs et les passions de toute une époque n'était plus qu'un « pigiste » ordinaire : tantôt il établissait avec nous les catalogues des éditions Grjébine, tantôt il s'adonnait tout entier à la rédaction des traductions de Heine, ou bien il écrivait sur commande des comptes rendus concernant des poètes insignifiants. Ces innombrables notices, il y travaillait avec assiduité, mais l'élan, l'inspiration qui l'avait toujours porté avait fait place à la plus noire des dépressions. Il souffrait surtout de ne pas avoir la force de terminer son grand poème *Châtiment* : les deuxième et troisième chapitres sont restés inachevés, le quatrième ne fut même pas amorcé. Non par manque de temps, ou parce que ses conditions de vie étaient devenues trop pénibles, mais pour une raison autrement plus redoutable. Pénible, sa vie certes l'était – il n'avait même pas de pièce où s'isoler pour travailler et, pendant des semaines d'affilée, l'absence de lumière l'empêchait de toucher à sa plume le soir ; sans doute aussi lui était-il nuisible de faire chaque jour un long chemin pour se rendre au siège de « Littérature mondiale », rue Mokhovaya. Ce n'était pourtant pas tout cela qui l'accablait. Il ne l'eût même pas remarqué n'était la féroce mélancolie qui, peu à peu, s'emparait de tout son être.

Lorsque je lui demandais pourquoi il n'écrivait plus de poèmes, il me répondait invariablement : « Tous les sons se sont tus. N'entendez-vous pas qu'il n'y a plus le moindre son ? » « L'on n'entend plus de sons nouveaux depuis longtemps, m'écrivait-il. Ils sont tous éteints pour moi, comme ils le sont probablement pour nous tous... Ce serait un sacrilège et un mensonge que d'évoquer par la raison les sons dans un espace insonore ».

C'est malgré lui qu'il alla à Moscou en mai 1921. Il m'avait confié un jour, souriant d'un air triste, que les murs de sa maison étaient empoisonnés, aussi pensai-je qu'un voyage à Moscou pourrait peut-être le distraire de ses misères domestiques. Il n'avait aucune envie de partir, mais Alianski et moi-même insis-

tions dans l'espoir que ses triomphes moscovites auraient un effet salutaire sur lui. Dans le wagon qui nous emportait vers la capitale, il fut joyeux, loquace, récitant par cœur ses vers et ceux d'autres poètes, nous offrant du koulitch, le gâteau de Pâques, et se levant parfois pour dégourdir ses jambes malades ; il disait en souriant *ça fait mal!* (il se croyait atteint de la goutte).

Une fois à Moscou, sa maladie s'aggrava, il voulait rentrer à Petrograd, mais il lui fallait se produire chaque soir. Il en était accablé. « Pourquoi diable suis-je parti ? » reprenait-il comme un refrain dans toutes ses conversations à Moscou. Lorsque, quittant la Maison de la Presse, où on lui avait dit qu'il était déjà mort, il se rendit à la Société italienne, rue Merzliakov, une partie du public voulut l'y suivre. Nous étions à Pâques, au moi de mai, il faisait un temps méridional, les merisiers embaumaient l'air. Blok marchait à l'écart, en se remémorant les *Vers italiens* qu'il allait devoir réciter. Nul n'osait l'approcher, par crainte de le gêner. Il y avait là quelque chose d'émouvant : le poète solitaire, mélancolique, avançait en silence dans les rues baignées de lune, et derrière lui, à bonne distance, marchaient, des fleurs dans les bras, ceux qui l'aimaient avec piété, comme s'ils l'accompagnaient dans son dernier voyage. À la Société italienne, Blok fut accueilli avec une ferveur exceptionnelle, il déclama ses poèmes de façon enivrante, comme il ne l'avait encore jamais fait à Moscou – d'une voix lente et mélodieuse, épaisse, pétrie de douleur.

Le lendemain, eut lieu un triste incident qui me montra à quel point son mal était grave et dangereux. Après qu'il eut récité des poèmes à l'Union des écrivains, nous nous rendîmes à l'appartement exigü où il demeurait (chez le professeur P. Kogan), puis nous nous assîmes pour prendre le thé. Étant allé dans sa chambre, il en revint un instant plus tard et dit :

— Comme c'est étrange ! Tout s'est embrouillé dans ma tête. J'avais complètement oublié que nous avons été à l'Union des écrivains et j'ai voulu leur écrire un mot pour m'excuser de ne pas pouvoir y aller...

Cela m'effraya car, à l'Union des écrivains, nous étions allés

non pas la veille, non pas deux jours plus tôt, mais vingt minutes auparavant. Comment avait-il pu l'oublier, lui d'ordinaire si attentif, doué d'une si bonne mémoire ? Je fus encore plus effrayé le jour suivant. Nous étions assis le soir, conversant autour d'une table de thé. Je disais quelque chose sans le regarder mais, levant tout à coup les yeux, je faillis pousser un cri strident : ce n'était plus Blok assis là devant moi, mais un autre homme, tout différent, qui n'avait qu'une vague ressemblance avec lui. Âpre, farouche, les yeux vides, comme recouvert d'une toile d'araignée. Et surtout, il était manifestement détaché de nous autres, aveugle et sourd à toute chose humaine.

— Est-ce vous, Alexandre Alexandrovitch ? m'exclamai-je. Mais il ne m'accorda pas même un regard.

Aujourd'hui encore, j'ai toutes les peines du monde à croire que c'était le même homme, celui que j'avais connu durant les années précédentes. Je pris mon chapeau et sortis sans rien dire. Ce fut notre dernière rencontre.

Lorsqu'il rentra enfin à Petrograd, ce n'était que pour mourir. Longuement, douloureusement. En été, à la campagne où j'avais dû partir, je reçus une lettre qui me plongea dans l'affliction. Une amie de Blok, une personne proche de sa famille, m'écrivait : « Sa maladie a progressé par bonds, il y avait des périodes de rémission, on a même pu croire, au début de juillet, qu'il allait guérir. Il ne pouvait cependant plus saisir ni former une seule pensée, son cœur lui produisait sans cesse de terribles douleurs. Il étouffait tout le temps. Son état a brusquement empiré le 25 du mois, on songeait à l'emmener à la campagne mais le médecin dit qu'il était trop faible et ne résisterait pas au voyage. Au début d'août, il était presque toujours dans une sorte de coma, il délirait la nuit et poussait un cri horrible que je n'oublierai jamais. On lui injectait de la morphine, mais ça l'aidait bien peu... Juste avant mon départ, j'appris au téléphone sa mort et courus chez lui, rue des Officiers. Le premier instant, je ne le reconnus pas. Des cheveux noirs, coupés court, les tempes blanchies ; des moustaches, une petite barbe, un nez aquilin. Alexandra Andreïevna était as-

sise à son chevet et lui caressait les mains. Lorsque des visiteurs l'appelaient, elle me disait : « Allez auprès de Sachenka » (diminutif d'Alexandre). Et ces mots tant de fois répétés du vivant de Blok empêchaient de croire à sa mort... J'ai choisi moi-même l'emplacement au cimetière Smolenskoïé, à côté de la tombe de son grand-père, sous un vieil érable. Le cercueil découvert a été porté à bout de bras, il y avait énormément de fleurs... »

Korneï Tchoukovski